



HAL
open science

Urbaine (Anthropologie)

Patrick Williams

► **To cite this version:**

Patrick Williams. Urbaine (Anthropologie). Pierre Bonte et Michel Izard. Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, PUF, pp.725-727, 1991. halshs-00309055

HAL Id: halshs-00309055

<https://shs.hal.science/halshs-00309055>

Submitted on 5 Aug 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

URBAINE (ANTHROPOLOGIE)

Patrick Williams (Laboratoire d'anthropologie urbaine, CNRS UPR34)

Version auteur. Références de publication

1991, « Urbaine (Anthropologie) », Pierre Bonte et Michel Izard (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF : 725-727.

[725] Il est souvent demandé à l'anthropologie urbaine de spécifier la nature exacte de son objet (la ville constitue-t-elle un domaine d'étude homogène ?) et de préciser le sens de son insertion à l'intérieur de l'anthropologie (l'ethnologie du monde moderne se distingue-t-elle de l'ethnologie des sociétés exotiques ? Ou même : l'ethnologie du monde moderne est-elle possible ?).

Les sociologues de l'Ecole de Chicago, souvent présentés comme les fondateurs de l'anthropologie urbaine, se sont penchés sur la singularité des modes d'organisation des relations sociales dans la ville, mais ne se sont pas interrogés sur les méthodes d'investigation à mettre en œuvre ni sur les fondements épistémologiques de leur démarche. Selon R.E. Park, les méthodes doivent s'inspirer du journalisme, de l'enquête sur le terrain, et les sciences de la nature fournissent le modèle épistémologique adéquat: celui de l'écologie urbaine. Ces chercheurs ont multiplié les études de cas, constituant comme objets privilégiés les différentes communautés qui composent la mosaïque urbaine, soit que leur identité de groupe préexiste à leur implantation dans la ville (cas des minorités ethniques, religieuses, nationales, etc.), soit qu'elle ait été produite par le milieu urbain lui-même (cas des gangs, bandes, prolétaires et marginaux de toutes sortes). On voit que ce choix tient à la fois à la définition traditionnelle des objets de l'ethnologie (communautés aux contours relativement nets, affirmant leurs valeurs à travers des comportements caractéristiques) et à la situation historique particulière d'une ville comme Chicago dans les années 1920 (manifestant une hétérogénéité que l'ethnologie exotique a rarement à connaître). A l'inverse de la communauté locale telle que la décrit R. Redfield, le groupe étudié se définit d'abord par le déracinement. Ainsi, se proposant toutes deux de saisir la spécificité d'un tout, la ville pour l'une, la société pour l'autre, l'ethnologie urbaine choisit de scruter

L'exception alors que l'ethnologie classique interroge plutôt la norme. L'exclu se trouve placé au centre de la recherche ; déjà le philosophe allemand G. Simmel, dont Park fut l'élève, faisait de l'étranger la figure même du citoyen. Il s'agit dans cette perspective d'analyser les modalités de l'adaptation de ces groupes ou de ces individus, en portant notamment l'attention sur l'utilisation de l'espace, telle qu'elle se manifeste dans l'occupation et la définition d'un territoire (études de quartiers, de « villages urbains », de ghettos) ou à travers des comportements de mobilité. L'espace urbain, découpé en zones qualitativement différenciées, est en effet considéré comme le reflet de la hiérarchie sociale. A.W. Burgess définit le type idéal de la ville ; Park formalise le « cycle de l'assimilation » (*race circle relations*); L. Wirth propose une définition générale des relations sociales urbaines « impersonnelles, superficielles, transitoires et segmentaires ». Les histoires de vie, [726] parce qu'elles permettent de suivre les parcours individuels à travers zones géographiques et catégories sociales constituent un instrument d'enquête largement utilisé. Ce courant d'étude, ses objets et ses méthodes, marqueront durablement l'anthropologie urbaine. En France, par exemple, les travaux pionniers de J. Monod et de C. Pétonnet seront consacrés respectivement aux bandes de jeunes et au prolétariat des « cités de transit » où cohabitent émigrés et autochtones.

Spécialiste des « enclaves » (I. Joseph) et des particularismes plus ou moins pittoresques, l'anthropologue du monde moderne laisse-t-il à d'autres (sociologues, économistes, historiens, etc.) l'ambition de rendre compte de la totalité ? Au-delà des portraits du « Hobo » (Anderson, 1923), du « Jack-Roller » (Shaw, 1930), de la « Taxi Girl » (Cressy, 1932) et autres « outsiders » (Becker, 1963), du recensement des « 1313 gangs » (Thrasher, 1927), de la description des rapports de pouvoir entre les sexes dans un bar (Spradley et Mann, 1975) et du démontage des mécanismes de l'exploitation sociale, il lui appartient de trouver une voie lui permettant de relier les données ponctuelles qu'il recueille aux grands courants qui traversent la société.

Les travaux menés dans des villes non occidentales semblent réussir d'emblée une telle mise en perspective ; aussi bien ceux mis en œuvre pour élucider les processus liés à l'exploitation coloniale (telles les monographies traitant des déplacements de main-d'œuvre, dues aux chercheurs du Rhodes-Livingstone Institute : M. Wilson, A.I. Richards, M. Gluckman, J.C. Mitchell, A.L. Epstein), que ceux qui s'efforcent d'évaluer les mutations des sociétés concernées (telles les analyses de chercheurs

français portant elles aussi sur des métropoles africaines; G. Balandier, S. Bernus, P. Mercier, C. Meillassoux, etc.). Ces études, ainsi que d'autres menées en Amérique centrale notamment (O. Lewis), conduisent à réviser les jugements établis à partir d'analyses menées dans des cités d'Europe et des Etats-Unis. Ainsi en est-il de la caractérisation des relations urbaines selon Wirth, de l'idée que la parenté cesse, en ville, de jouer un rôle dans les rapports sociaux. De même, se trouvent nuancées les oppositions entre rural et urbain, traditionnel et moderne, public et privé. Faut-il abandonner l'idée d'une spécificité de la société et de la culture urbaines et considérer que les formes de vie en ville renvoient elles aussi d'abord à une multiplicité de modèles locaux ?

Certains outils conceptuels, élaborés pour rendre compte de l'imbrication de domaines apparemment distincts, se révèlent pourtant valides en mettant l'accent sur la pérennité de certains schèmes organisationnels, malgré la diversité des situations. La notion de réseau, notamment, permet de rendre compte aussi bien des relations entre époux dans une famille londonienne « ordinaire » (Bott, 1957) que de la victoire d'un candidat aux élections en Madhya Pradesh (Mayer, 1966). La ville apparaît comme un complexe de réseaux, les uns permanents et institutionnalisés, les autres fluides et laissés à l'initiative des acteurs. Démêler l'imbrication des domaines traversés par ces réseaux serait plus pertinent que d'en recenser les divers chaînons. Une autre approche privilégie l'examen des stratégies et porte l'attention sur les interactions entre les individus jouant leur rôle social. Plus que la densité et l'hétérogénéité de la ville, c'est l'immédiate accessibilité des uns aux autres permise par la vie urbaine qui se trouve soulignée. D'une certaine manière, on renoue ici avec la perspective de l'écologie urbaine qui privilégie l'individu solitaire et les phénomènes d'adaptation : s'il est possible de puiser dans un répertoire de rôles sociaux, c'est parce que les différentes sphères d'activité sont distribuées dans des espaces séparés. Les situations, plus que les groupes, sont maintenant objet d'analyse. Mais l'acteur, même « atomisé » en raison de ses multiples appartenances, registres et intérêts, reste sur le devant de la scène. C'est dans les travaux - qualifiés de « microsociologiques » - de I. Goffman, que l'on trouve poussée à son point extrême la métaphore de la ville comme scène.

[727] Critiquant cette perspective individualisante au nom de l'exigence de saisie globale, constitutive du projet anthropologique, U. Hannerz, dans la plus ample

synthèse des travaux d'ethnologie urbaine disponible à ce jour, cherche à dresser un tableau synthétique de l'organisation des rapports sociaux en ville, les phénomènes étant saisis de manière aussi bien qualitative que quantitative. Une telle démarche permet d'intégrer au domaine de l'anthropologie urbaine l'analyse des entreprises et des organisations industrielles, qui tend à se constituer comme un domaine autonome. Tout se passe alors comme si, après avoir placé l'exclu au centre de ses préoccupations, l'anthropologie urbaine tendait, par un mouvement de balancier, à en écarter ce qui peut être considéré comme le cœur de l'organisation des sociétés complexes.

Le développement des concentrations urbaines sur tous les continents, la transformation brutale des paysages, l'accroissement des migrations de toutes sortes et la coexistence dans les mêmes espaces de populations très diverses ont entraîné un éclatement des thèmes de l'ethnologie urbaine. Face à des réalités sociales caractérisées le plus souvent par l'imbrication, la coalescence, le syncrétisme, l'hybridation, les anthropologues s'orientent vers la définition d'un « champ » d'étude, c'est-à-dire vers l'identification d'une série de phénomènes ou d'événements dont la description et l'analyse (leur genèse, leurs effets, les significations dont ils sont porteurs, les discours qu'ils suscitent, etc.) permettent de rendre compte de questions plus vastes ; c'est ainsi, entre autres exemples, que les grands matches de football alimentent la réflexion sur l'invention de nouveaux rituels (Bromberger, et al., 1987), ou que la vie d'une petite communauté messianique fait découvrir les « recompositions religieuses, mais aussi culturelles et sociales » qui s'opèrent dans les classes moyennes habitant les zones péri-urbaines d'une métropole moderne comme Los Angeles (Gutwirth, 1988).

- ANDERSON N. (1923), 1961, *The Hobo*, Chicago, The University of Chicago Press.
- BALANDIER G., 1955, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin.
- BECKER H.S., 1963, *Outsiders*, New York, The Free Press (trad. fr. *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985).
- BERNUS S., 1968, *Particularismes ethniques en milieu urbain : l'exemple de Niamey*, Paris, Institut d'Ethnologie.
- BOTT E., 1957, *Family and Social Network*, Londres, Tavistock.
- BROMBERGER C. et al., 1987, « Allez l'OM, Forza Juve. La passion pour le football à Marseille et à Turin », *Terrain*, 8, 8-41.

- CRESSEY P.G. (1932), 1969, *The Taxi-Danse Hall*, Montclair, New Jersey, Patterson Smith.
- EPSTEIN A.L., 1958, *Politics in an Urban African Community*, Manchester, Manchester University Press.
- GLUCKMAN M., 1940, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », *Bantu Studies*, 14 : 1-30 et 147-174.
- GOFFMAN L., 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday, Anchor Books (version française augmentée, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit).
- GUTWIRTH J., 1988, *Les Judéo-Chrétiens aujourd'hui*, Paris, Editions du Cerf.
- HANNERZ V., 1980, *Exploring the City*, New York, Columbia University Press (trad. fr. *Explorer la ville*, Paris, 1983, Editions de Minuit).
- LEWIS O., 1966, *La Vida*, New York, Random House.
- MAYER A.C., 1966, « The Significance of Quasi-Groups in the Study of Complex Societies », in *The Social Anthropology of Complex Societies*, M. Banton (ed.), Londres, Tavistock.
- MEILLASSOUX C., 1968, *Urbanization of an African Community*, Voluntary associations in Bamako, Seattle, University of Washington Press.
- MITCHELL J.C., 1956, *The Kalela Dance*, Manchester, Manchester University Press.
- MONOD J., 1968, *Les barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Paris, Julliard.
- PARK R.E., BURGESS E.W., MC KENZIE R.D. (1925), 1967, *The City*, Chicago, The University of Chicago Press (version française augmentée, *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Editions du Champ Urbain, 1979)
- PETONNET C., 1968, *Ces gens-là*, Paris, Maspero.
- RICHARDS A.I., 1939, *Land, Labour and Diet in Northern Rhodesia*, Londres, Oxford University Press.
- SHAW C. (1930), 1966, *The Jack-Roller : a delinquent boy's own story*, Chicago, The University of Chicago Press.
- SPRADLEY J .P. et MANN B.J., 1975, *The Cocktail Waitress*, New York, Wiley (trad. fr. *Les bars, les femmes et la culture. Femmes au travail dans un monde d'hommes*, Paris, PUF, 1979).
- THRASHER F.M. (1927), 1963, *The Gang : a study of 1313 gangs in Chicago*, Chicago, The University of Chicago Press.
- WILSON G. et WILSON M., 1941-1942, *An Essay on the Economics of Detribalization in Northern Rhodesia*, Livingstone, The Rhodes Livingstone Institute, 2 vol.
- WIRTH L., 1938, « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 44: 1-24.